

**MARTIN
MICHAUD**



**POINTS
DE FUITE**

 Libre
Expression

1

MARTIN MICHAUD

**POINTS
DE FUITE**

1

 Libre
Expression

MONTRÉAL, 4 SEPTEMBRE 1972

Le vol du siècle – I

Il faisait douze degrés dans la nuit du 4 septembre 1972, c'était le week-end de la fête du Travail et une légère bruine lustrait les toitures des immeubles de la ville. Un Ford Éconoline gris était garé en bordure du trottoir, coin Sherbrooke Ouest et Crescent. Dans l'habitacle, trois silhouettes vêtues de noir observaient les alentours en silence et revenaient, comme à un point de fuite, aux portes d'entrée en chêne massif et aux colonnes ioniques du portique du Musée des beaux-arts de Montréal.

Le chauffeur alluma une cigarette et la flamme vacillante de son briquet éclaira son visage traversé d'une fine moustache noire. Ses yeux sombres miroitaient comme des lacs calmes dans la pénombre mais dissimulaient des volcans bouillonnants, prêts à expulser de la lave.

Des travaux de rénovation étaient en cours au musée. Une entreprise de Saint-Léonard était chargée de leur exécution durant les heures d'ouverture. Ces travaux, les hommes habillés en noir le savaient, concernaient la réfection d'éléments des verrières, sur le toit. Des matériaux avaient été entreposés par les ouvriers non loin d'un des murs d'enceinte. Le chauffeur du Ford Éconoline observa un instant l'une des bâches de toile qui les recouvraient, dont un pan s'était détaché et s'agitait dans le vent.

Tout était calme, l'endroit, désert. Le jeune homme derrière le volant lissa les pointes de sa moustache entre son pouce et son index, puis il consulta sa montre : 1 h 45.

— Qu'est-ce qu'on attend ?

L'homme assis sur le siège passager s'adressa à lui avec un fort accent italien.

— Dis-moi, mon garçon... On est bien certains que tout est en place ?

Le chauffeur se tourna vers sa droite et fit signe que oui avec déférence à l'homme au visage racorni par le soleil.

La voix graveleuse d'un troisième homme, assis derrière eux dans l'ombre, se fit entendre.

— *Ha bisogno di essere lì, la bilancia, asino grosso*¹.

Le chauffeur sembla ignorer l'insulte et s'adressa à celui à ses côtés d'un ton rassurant.

— *Mi sono preso cura di tutto, capo. Niente paura*².

Il jeta ensuite un regard méprisant dans le rétroviseur.

— *E tu Severino, mettiti un dito nel culo*³.

Assis dans l'ombre, l'autre bondit pour essayer de l'atteindre.

— *Basta, Severino!*

La voix de l'homme sur le siège du passager avait grondé avec autorité.

Celui qui avait surgi de l'arrière, un homme corpulent, dont les paupières tombantes et la calvitie semblaient précoces pour sa jeune trentaine, grommela entre ses dents, puis il retourna à son obscurité. Ce n'est jamais une bonne idée lorsqu'on est simple soldat de contester l'autorité de son *caporegime*, celui qui, dans une famille mafieuse italienne, dirige des soldats sur qui il a droit de vie ou de mort et possède un statut social et une influence importants.

Aussi Severino déversa-t-il son fiel sur celui qui lui était inférieur dans la hiérarchie : le chauffeur de l'Éconoline n'était en effet pour l'heure qu'un sympathisant. Et contrairement à lui, comme il n'était pas d'origine italienne, il ne pourrait pas se hisser aux échelons supérieurs.

— *Sei morto, figlio di puttana. Sei morto*⁴!

Quand le calme et un semblant d'harmonie furent revenus, les trois hommes enfilèrent une cagoule et sortirent du véhicule

1. Elle a besoin d'être là, l'échelle, gros âne.

2. Je m'en suis occupé moi-même, capo. Tout est là.

3. Et toi, Severino, mets-toi un doigt dans le cul.

4. T'es mort, fils de pute. T'es mort!

armés de fusils au canon scié. Ils gagnèrent le mur d'enceinte où des matériaux et de l'équipement de l'entreprise de Saint-Léonard avaient été entreposés sous des bâches. Le chauffeur souleva celle qui ballottait dans le vent plus tôt, celle qu'il avait observée, dévoilant à ses acolytes une longue échelle laissée sur place par les ouvriers.

En la saisissant à l'une de ses extrémités, il se tourna vers Severino, l'air triomphant.

— Je t'avais dit qu'elle serait là, gros lard. Prends ton bout.

L'autre saisit l'échelle sans dire un mot. Mais le chauffeur de l'Éconoline ne s'y trompa pas ; il comprit au regard noir de Severino l'essence du monologue intérieur qui l'animait. De la haine, pure. Ils déployèrent l'échelle contre le mur. L'air mauvais, Severino toisa le chauffeur et lui fit signe de monter. Ce dernier haussa les épaules et un mince sourire se dessina au coin de ses lèvres. En s'étirant, il réprima un bâillement, puis il répondit d'un ton las et arrogant.

— Je t'en prie. *La merda prima del giornale*⁵.

Les mains en avant, doigts crispés comme des serres, le gros homme s'élança pour lui faire un mauvais parti, mais leur patron, qui était resté en retrait pour faire le guet, s'interposa.

— Severino, tu vas nous faire repérer ! *Sali, stupido, o sono le tue palle che ti faccio salire in collana*⁶ !

La suite ne se déroula pas sans heurts ni quelques jurons en italien. Severino, qui peinait à monter l'échelle à cause de son surpoids, fut rejoint à mi-parcours par le chauffeur de l'Éconoline. Ce dernier ne put résister ; il murmura un commentaire désobligeant. Déjà contrarié et humilié d'avoir été désigné par le patron pour prendre la tête, Severino devint fou de rage et tenta d'atteindre l'autre d'un coup de pied au visage. Il manqua de peu sa cible, l'échelle tangua, mais les deux hommes tinrent bon.

Après ce « léger » accrochage, ils parvinrent sans encombre sur le toit du musée, où ils trouvèrent, autre hasard très accommodant, un puits de lumière n'ayant pas été verrouillé. Ils y

5. La merde avant le papier.

6. Monte, idiot, ou c'est tes couilles que je fais monter en collier !

firent aussitôt descendre une corde en nylon solidement amarrée à un élément fixe de la toiture.

Il était autour de 2 h 08 lorsque les cambrioleurs cagoulés, profitant du débranchement d'une partie du système d'alarme en raison des travaux, descendirent l'un après l'autre en rappel par le puits de lumière et se dirigèrent aussitôt vers l'escalier pour gagner le deuxième étage.

Les trois malfaiteurs connaissaient par cœur la configuration des lieux et savaient aussi qu'à cette heure l'un des gardiens prenait sa pause à la cafétéria. Tandis que le *caporegime* faisait le guet, les deux autres s'y rendirent en silence.

D'aussi frêle stature qu'un jockey, le gardien qui se trouvait à la cafétéria arborait une raie impeccable qui séparait ses cheveux de jais en deux hémisphères parfaitement symétriques, et le col empesé de sa chemise était boutonné jusqu'en haut. L'élément de la bouilloire électrique qu'il avait branchée pour se préparer un thé commençait à chauffer.

Les mains en appui sur le comptoir de la cuisinette, il était penché sur l'exemplaire du matin du *Journal de Montréal*, qu'il dévorait en catimini, un plaisir coupable qu'il dissimulait à ses deux collègues, auprès de qui il aimait passer pour le plus intellectuel des trois.

Sans le scandaliser, l'article qu'il lisait le rendait perplexe, le forçant à s'interroger sur ses valeurs.

Tout le monde sait qu'à Montréal et ailleurs le cabaret ne marche pas. C'est du bois mort. De toute façon, les artistes exigent des cachets trop élevés. On se tourne donc vers le piano-bar, le key-club, etc. Le Vicomte, de Laval, n'échappe pas à la règle. Les propriétaires se proposent d'utiliser le sous-sol pour un club genre Playboy. Il se pourrait même qu'il soit réservé exclusivement aux membres, dont on n'accepterait pas de paiement en espèces. Le client serait facturé (ou fracturé) chaque mois⁷.

Il pensait à son épouse, Marie-Lucille, et se disait que lui-même ne se rendrait jamais dans un tel endroit de perdition. Le gardien ne put toutefois s'empêcher de secouer la tête de

7. «Un nouveau club genre Playboy», Les Durandades de Jean Durand.

dépit tandis qu'il poursuivait sa lecture. Il ne pouvait en effet en dire autant de Jean-Guy, son frère.

Il y eut un moment de flottement lorsqu'il sentit une présence dans son dos. Pour sauver les apparences auprès de ses collègues, qu'il croyait sur le point de le surprendre en pleine lecture du journal du peuple – qu'il savait conçu sur la base de la formule des quatre « S » : sexe, sang, sport et spectacle –, son premier réflexe fut de plier l'exemplaire en deux et de le placer sur le coin du comptoir, comme s'il était en train de remettre de l'ordre dans la pièce.

Ce n'est que lorsqu'il leva les yeux vers les deux intrus qu'il se rendit compte qu'il ne s'agissait pas de ses collègues, mais d'hommes cagoulés et armés de fusils au canon scié. Tétanisé, il resta un instant immobile et bouche bée, à saisir toute l'inutilité de sa mise en scène, tandis que les autres le toisaient en silence, armes le long de la cuisse.

À cet instant, la bouilloire se mit à siffler en crachant un furieux trait de vapeur, poussant la tension à son paroxysme. Le gardien commença à reculer vers le fond de la pièce, puis il se désorganisa, renversa du mobilier, envoyant au passage des chaises valser sur le plancher. L'homme courait à sa perte ; il n'y avait aucune issue.

Sans se hâter, Severino et le chauffeur de l'Éconoline réussirent à le cerner dans un coin. Tout se joua en quelques secondes. Il y eut une échauffourée au cours de laquelle ils tentèrent de le maîtriser, mais Severino se barra les pieds dans une des chaises renversées, s'appuya sur l'épaule de son acolyte et manqua de le faire tomber, puis s'affala sur le plancher.

Le gardien profita du brouhaha qui suivit pour courir vers la sortie. Il allait quitter la pièce lorsqu'une détonation déchira le silence. Le coup de semonce que le chauffeur de l'Éconoline venait de tirer au plafond pour l'effrayer ayant produit son effet, il s'arrêta net et, sans se retourner, leva les bras en l'air.

— S'il vous plaît, s'il vous plaît, tirez pas !

Le chauffeur, qui avait déjà fondu sur lui, posa le canon de son fusil sur sa nuque.

— Allonge-toi sur le ventre !

Le gardien s'exécuta en continuant à demander clémence d'une voix chevrotante.

— J'ai une femme et des enfants!

Severino, qui avait mis un temps à se relever, vint vers eux en se massant le coude.

— *Idiota. Gli altri due torneranno ora*⁸.

— Je m'en occupe. Toi, rends-toi utile pour une fois. Attache-le!

Alertés par le coup de feu, les autres gardiens avaient mis moins d'une minute à accourir sur les lieux mais, ne portant pas d'arme, ils n'eurent aucune chance lorsque le chauffeur et le *caporegime*, qui était arrivé en entendant la détonation, surgirent par-derrière et braquèrent leurs fusils sous leur nez.

Les deux hommes subirent le même sort que leur collègue et furent maîtrisés, ligotés et bâillonnés. Ils allèrent le rejoindre dans le local exigu où il était enfermé, immobilisé sur le sol, face contre terre.

Le chauffeur de l'Éconoline, lissant sa moustache sous sa cagoule, laissa échapper un rire sec. Sa voix teintée d'un soupçon de sarcasme, il fit un clin d'œil au *caporegime*.

— Comme un mécanisme suisse, patron. Au quart de tour.

8. Crétin. Les deux autres vont rappliquer, maintenant.

MONTRÉAL, BAIE-SAINT-PAUL,
24 AOÛT 1992

Chapitre 1

Il était tôt le matin au port de Montréal, et le fleuve Saint-Laurent, harangué par les piailleries des goélands et des oiseaux de bordure, dévalait sous le ciel ensoleillé et ricochait contre la coque d'un cargo que l'on s'affairait à vider de ses marchandises. Avec la cadence métronomique d'une ligne de fourmis rapportant un butin, des chariots élévateurs débarquaient des conteneurs de la cale et passaient devant le regard attentif d'un débardeur ; celui-ci, une liasse de bons de commande en main, scrutait avec attention leurs allées et venues.

Lorsqu'un des chariots transportant des caisses de bois attira son attention, il l'arrêta d'un geste de la main. Stéphane Marado avança sa silhouette athlétique de mi-quadragénaire jusqu'au chariot, observa le numéro des caisses, contre-vérifia l'information sur son relevé, puis les marqua avec un Sharpie.

La sonnerie d'un téléphone retentit. Marado se retourna et son visage aussi anguleux qu'inexpressif fut happé par un rayon de soleil. Avec ses cheveux finement bouclés lui tombant sur les épaules et l'anneau dans sa narine droite, il rappelait vaguement Slash, le guitariste de Guns N' Roses.

Il marcha jusqu'au téléphone qui hurlait dans la guérite du contremaître.

— Marado.

La voix de son interlocuteur se fit entendre, hachurée par le vrombissement d'un puissant moteur.

— Pis ?

Le débardeur s'éclaircit la gorge.

— C'est bon, ça vient de rentrer.

À l'autre bout du fil, un homme en t-shirt noir était penché au-dessus du capot ouvert d'un Ford Mustang 71 noir. Le combiné coincé entre l'oreille et l'épaule, il se releva et s'essuya les mains dans une guenille. Il se trouvait dans un vieux bâtiment de ferme aménagé en garage triple, un vaste espace avec un haut plafond aux poutres apparentes et des établis de bois où étaient rangés, avec l'ordre aseptisé d'un bloc opératoire, les outils, pièces et équipements nécessaires pour rendre jaloux tout mécanicien chevronné.

Le combiné dorénavant à la main, sa casquette irlandaise de laine marron retombant sur ses lunettes de soleil, l'interlocuteur de Marado lissa sa fine moustache et s'autorisa un demi-sourire.

— Comme un mécanisme suisse.

Au port de Montréal, le débardeur reprit la parole, hésitant.

— As-tu des nouvelles de Robin ?

Devant les établis, l'homme à la casquette irlandaise retira ses verres fumés et se prit l'arête du nez.

— *Boss ?*

Dans les yeux de Francis Lazare, les lacs gelés s'étaient brouillés, mais il se contint.

— Non. Mais je vais en avoir bientôt, je te le garantis.

Un silence grave et empreint de respect salua son affirmation.

À bientôt quarante-sept ans, il émanait de lui une autorité, une prestance et un charisme qui à la fois impressionnaient et donnaient froid dans le dos. Anormalement grand, avec des épaules larges et puissantes, un visage sombre et l'expression d'un homme habitué à commander, il pouvait détruire une mâchoire d'un seul regard.

— D'ailleurs, prends ton après-midi *off*. Je vais avoir besoin de toi ici.

— Pas aujourd'hui, boss. Je suis en *overtime* jusqu'à cinq heures, pis on a un nouveau contremaître.

Francis hocha la tête avec véhémence. Il avait depuis longtemps décidé que, s'il voulait arriver quelque part, il devait prendre ce que la vie lui devait et non ce qu'elle lui réservait. Sinon, à ses yeux, elle ne valait tout simplement pas la peine d'être vécue.

— Laisse faire l'*overtime* pis le nouveau contremaître. C'est déjà réglé.

Nullement surpris, mais surtout sachant qu'il ne servait à rien d'argumenter, Marado laissa couler.

— Je fais quoi avec le stock ?

— Tu me le gardes en attendant. Donne-moi quarante-huit heures.

— OK. Pas de trouble.

Marado raccrocha. Il n'était pas content, mais Francis Lazare n'était pas le genre d'homme qu'on contredit. Retournant à son poste d'observation, il aperçut son nouveau contremaître qui, en retrait du débarcadère, l'air secoué, était en discussion avec un opérateur de chariot élévateur. Lorsque leurs regards se croisèrent et que son supérieur leva un pouce en l'air à son intention, Marado soupira.

À l'évidence, Francis avait délégué à son frère Simon la charge de présenter à son patron les « hommages » de la famille Lazare. Simon était l'expert du clan en « relations publiques ».

Preuve de ses compétences, le nouveau contremaître avait un coquard sous l'œil droit.

Après avoir raccroché, Francis était sorti du bâtiment de ferme où il nettoyait le carburateur de son Mustang. Et tandis que le matin s'étirait et que, préoccupé, il rechaussait ses bretelles sur son t-shirt noir et ses muscles saillants, il se mit à marcher vers le bâtiment principal attenant, la maison austère et imposante où Robin, Simon et lui avaient grandi, à un jet de pierre au nord de Baie-Saint-Paul, au bord de la rivière du Gouffre. Là où les frères Lazare, et Francis plus que quiconque parmi les trois, avaient survécu à la tyrannie paternelle, entendait-on lorsque par malheur le sujet était évoqué aux alentours.

L'aîné des Lazare tenta de calmer sa respiration qui, après deux décennies sans symptômes à la suite des événements de San Remo, avait recommencé à s'emballer depuis dix jours. Sans s'arrêter, il attrapa une tige de chiendent et, la brindille entre les dents, il continua d'avancer vers la masse noire du bâtiment. Depuis dix jours que Robin avait disparu, Francis ne répondait en effet plus de rien. Et surtout pas de ses actes.

Irrité, cherchant son souffle, il remonta l'allée tandis qu'une colère sourde grondait en lui et qu'il devenait de plus en plus rouge. Il crispa les poings, mais cela se produisit malgré lui. Il entendit cette voix en sourdine, cette voix qui le hantait depuis San Remo et qui l'interpellait en italien pendant qu'il se sentait suffoquer, cette voix qui ravivait la sensation du souffle qu'il ne pouvait plus retenir et de l'eau qu'il avalait. Francis secoua la tête pour chasser les images de Severino qui défilaient devant ses yeux.

En passant à côté de son Range Rover, il ouvrit la portière du passager. Fouillant dans la boîte à gants, il écarta un pistolet chromé, fit tomber des papiers et finit par attraper une pompe pour l'asthme. Il prit une première bouffée, puis une autre et posa une main en appui sur le toit du véhicule pour conserver son équilibre. Incapable de se retenir davantage, il se mit à tousser.

Une toux creuse, profonde, expiatoire presque. Francis retrouva peu à peu des couleurs normales et, enfin apaisé, le regard dans la lumière, il fixa les champs ondoyants qui s'étendaient à perte de vue devant lui et la silhouette majestueuse de la rivière qui sinuait dans la vallée, en contrebas.

À vol d'oiseau du ranch de la famille Lazare, passé le surplomb d'une forêt mixte dense, se découpait au loin la silhouette d'un village côtier scintillant dans le soleil à son zénith, Baie-Saint-Paul. En longeant la berge au bout du chemin du Cap-aux-Corbeaux, on aboutissait à une luxueuse maison moderne en pierre naturelle et en bois, de type californien, camouflée dans une vaste zone boisée. L'allée se terminait en deux branches arrondies, semblables à des volutes, où on apercevait des berlines et des véhicules utilitaires de luxe.

La galerie d'art que Bertrand Lavoie avait bâtie de ses mains et passé des années à faire croître à force de travail et de persévérance, d'abord et surtout par amour pour sa femme, de son nom complet Carla Olivia González Ortega, qu'il avait contribué à populariser comme artiste peintre sous le pseudonyme de (cog), sa galerie donc, était située à vingt mètres de la maison, sur sa face est, adossée à la forêt. Sise dans un bâtiment

au revêtement d'aluminium noir mat, de forme rectangulaire, elle était protégée par des systèmes de sécurité et de surveillance ultrasophistiqués.

À l'intérieur des murs, une voix d'homme se fit entendre, celle de Bertrand.

— Si je peux me permettre... J'ai dans une autre salle des œuvres qui risquent de vous intéresser.

Comme un maître d'hôtel sophistiqué, il sourit, l'air affable et déférent, à la femme afro-américaine dans la soixantaine qui marchait à ses côtés. Il demeurait un peu en retrait, dans une forme de respect affecté, tandis que, n'ayant même pas encore daigné enlever ses verres fumés, elle l'ignorait.

De taille et de corpulence moyennes, les cheveux blonds aux reflets cuivrés soigneusement coiffés, Bertrand était plutôt banal de traits, mais possédait une voix de stentor. Les paupières de ses yeux bleus tombaient, ce qui lui conférait une vague apparence de mollesse.

La femme aux verres fumés s'immobilisa un moment pour observer avec émotion *Beautiful Losers*, de John Schlesinger, où deux bonshommes allumettes marchaient côte à côte en se tenant par l'épaule, dans le soleil couchant d'une fin du monde apocalyptique, puis elle reprit le pas et releva les yeux.

Devant elle, dans l'atmosphère feutrée du clair-obscur de la salle, une vingtaine de tableaux semblaient suspendus dans le vide, retenus au plafond par des fils invisibles. Pas un seul détail n'avait été laissé au hasard : chaque œuvre était magnifiée à la perfection par un éclairage dessiné sur mesure, et des pièces de mobilier de design aussi discrètes que minimalistes habillaient joliment l'ensemble. Entièrement vêtue de noir, la femme continua d'ignorer Bertrand jusqu'au malaise.

Il se sentait misérable et honteux mais n'en laissa rien paraître.

— Et je... puisqu'il s'agit de vous, madame Bloomfield, devrais-je plutôt dire... ce que vous avez fait comme philanthrope... j'en profiterais exceptionnellement pour vous présenter à l'artiste.

À cinquante et un ans, il avait sacrifié ses idéaux et détestait ce qu'il estimait être devenu : le valet des rois. Si les tableaux

étaient toujours son obsession, la motivation du galeriste s'était gavée avec les années, arrondie. En effet, sa passion pour l'art, son impulsion initiale, était peu à peu devenue une passion pour l'argent et le train de vie qu'il lui procurait.

Sans compter ses propres ambitions artistiques, qu'il avait depuis longtemps mises au rencart, reniées.

— Je veux dire, quand vous serez prête.

Impassible, la femme s'arrêta et se retourna vers Bertrand. Il crut d'abord qu'elle allait s'adresser à lui, mais elle fit signe à un autre homme derrière, qui les suivait discrètement. Celui-ci s'approcha et écouta patiemment les mots qu'elle murmura à son oreille, puis il se tourna vers Bertrand.

— Mme Bloomfield aimerait prendre quelques minutes pour faire le tour de la galerie. Seule.

Celui-ci força un sourire à l'intention de la femme et de son chauffeur.

— Bien entendu. Prenez tout votre temps. Je vous attendrai au salon.

Bertrand venait de dépasser la suspension d'une œuvre, une huile sur canevas d'Alfonso Joseph Blake intitulée *Us, Humans*, où des yeux, des nez et des bouches disparates et multicolores formaient des dizaines de visages recomposés, lorsqu'un puissant bruit de moteur attira son attention.

Il s'arrêta devant une fenêtre et écarta le rideau de velours sombre qui la recouvrait. Son visage se crispa quand il aperçut le Ford Mustang de Francis Lazare dans l'allée.

L'air grave et tourmenté, Bertrand se remit en marche et hâta le pas vers le salon. L'endroit comportait un petit comptoir café, un frigo à vin, quelques sofas et un poêle à bois pour agrémenter la saison froide. Au-dessus du poêle se trouvait une toile abstraite, banale et sans originalité, qu'il avait lui-même baptisée *Le Tableau laid*. Sa première œuvre de jeunesse.

Bertrand gagna le coin café et alluma la machine à espresso. Il hésita un instant, ses doigts crispés tapotant sa lèvre inférieure, puis il appuya sur un bouton, sous le comptoir.

Des impulsions électriques partirent du bouton d'alarme, passèrent dans les fils enterrés sous l'allée et franchirent le réseau électrique de la maison familiale jusqu'à une boîte de

jonction située dans la chambre principale, où un capteur dans le haut du mur s'alluma ; une lueur orange se mit alors à clignoter en émettant un clic discret, comme le son d'un lent métronome.

Carla était recroquevillée dans le lit, enveloppée dans la couette de coton matelassée à fines rayures turquoise. Le combiné du téléphone contre l'oreille, elle écoutait un message.

« Oui, salut. C'est Robin. Laissez-moi un message. *Ciao !* »

De nouveau, elle raccrocha sans se servir de la boîte vocale. Elle baissa la tête et serra le combiné contre sa poitrine, le fil du téléphone entortillé entre ses longs doigts frêles. Après un moment, elle réussit à reprendre le contrôle de ses émotions, mais le clic lancinant accaparait à présent tout son espace mental. Dans une tentative dérisoire de le faire taire, Carla lança l'appareil au bout de la pièce, arrachant la fiche téléphonique, puis elle s'enfouit la tête sous un oreiller. En haut du mur, le capteur continua d'émettre son signal, implacable.

Carla s'était recomposée et avait enfilé une robe de designer noire taillée sur mesure pour ciseler sa silhouette longiligne. Elle acheva son maquillage et contempla le résultat dans le miroir de la salle de bains : une peau légèrement hâlée, une longue chevelure noire aux boucles souples, des yeux verts tristes et profonds, des lèvres naturellement rouges et des paupières noircies de khôl.

Elle sortit de la maison pieds nus, ses escarpins à la main. Elle allait les enfiler et se fabriquer une moue confiante quand elle aperçut la voiture de Francis Lazare garée dans l'allée. L'inquiétude la gagna. Elle resta un instant interdite, immobile, puis jeta un regard vers la galerie, et ensuite vers le bois.

Après avoir chaussé ses escarpins, elle fit quelques pas vers la galerie puis, cédant à sa pulsion de survie, elle pivota sur ses talons et partit en direction inverse. Elle quitta bientôt le trottoir de planches menant au fleuve et s'engouffra dans la forêt. Sous le couvert des arbres, Carla avançait à pas rapides, éperdue, courant presque, tout en jetant des regards aux alentours, comme si elle espérait trouver quelque chose ou quelqu'un.

Ses pensées tournaient à une vitesse folle. Pour rester saine d'esprit, elle avait besoin de garder en tête, comme protégée par un sanctuaire, la possibilité que Robin soit encore en vie. Apercevoir la voiture de Francis dans l'allée avait sonné un sombre glas, l'annonce peut-être d'un mauvais présage qu'elle n'avait pas la force d'affronter. Elle n'aurait pas la volonté de poursuivre si le frère aîné de Robin était porteur de mauvaises nouvelles.

Les pensées de Carla se figèrent quand elle arriva, le souffle court, à une vieille cabane en planches grisonnées aux extrémités couvertes de mousse, aux vitres brisées, à la porte manquante.

Ce n'est qu'une fois à l'intérieur qu'elle plongea dans ses souvenirs.

Robin et Carla s'embrassent avec passion. Il plaque ses bras contre le mur et lui parle tendrement à l'oreille en lui caressant le lobe avec la langue.

— On devrait partir ensemble.

Elle se dégage et se moque de lui.

— Tu dis ça chaque fois que t'es bandé.

Il attrape amoureusement son visage entre ses mains.

— Non. Je suis sérieux, Carla. Juste nous deux.

Elle sourit, un instant sous le charme, tentée, puis se renfrogne.

— Et mes enfants ? Et ta fille ? Tes frères ?

Elle le regarde, comme pour le sonder ; Robin la dévisage.

— Juste nous deux.

Ils s'embrassent avec une fougue renouvelée.

Carla revint à la réalité, dans la vieille cabane de bois, et promena un regard dur et amer sur le vide de la pièce. Des planches tombaient en décrépitude, du verre craquait sous ses semelles et, dans les interstices du plancher, de la pourriture avait commencé à gommer la promesse de ce qui avait naguère, hier encore, été. Lorsque Carla secoua lentement la tête et murmura pour elle-même, sa voix lui sembla contenir plus de force et de courage qu'elle en ressentait.

— Où est-ce que t'es parti, grand niaiseux ?

Chapitre 2

La philanthrope aux verres fumés et son chauffeur avaient rejoint Bertrand au salon. Enfoncée dans un fauteuil trop mou, un thé qu'elle n'avait pas encore osé toucher posé devant elle sur une table basse, Eli Bloomfield tapait du pied et s'impatientait tandis que Bertrand essayait de courber le temps au-delà des théories d'Einstein.

En désespoir de cause, le galeriste en était réduit à s'adresser au chauffeur pour meubler les silences.

— Même pas un café ?

— Rien, merci.

Pendant quelques minutes suivant l'arrivée de ses invités, Bertrand avait à maintes reprises essayé de joindre Carla au téléphone, puis il s'était excusé auprès d'eux et était allé la chercher.

Après avoir ramassé le téléphone sur le plancher de leur chambre et l'avoir replacé sur la table de nuit, il l'avait appelée dans toutes les pièces, mais Carla était restée introuvable. Pas de traces de Francis non plus, alors que sa voiture était toujours dans l'allée, ce qui était au moins aussi inquiétant.

Lorsque Bertrand était revenu à la galerie hors d'haleine, il avait prétendu que tout était sous contrôle et que Carla allait les rejoindre incessamment.

Or il y avait de cela un bon moment déjà.

Un long silence gênant perdurait lorsqu'il surprit le regard d'Eli Bloomfield fixant *Le Tableau laid* avec un visage de marbre.

Il y vit un vague espoir d'engager la conversation, ce qu'il eut le malheur de faire sur un ton badin.

— Celui-là n'est pas à vendre, n'insistez même pas.

Elle le dévisagea avec une moue de dédain. Il sentit le poids de la honte l'enfoncer dans le sol.

— C'est mon premier élan de jeunesse. Je le garde pour me souvenir d'où je viens.

Elle eut envie de lui faire remarquer qu'il venait de loin, mais ne donna aucun signe de vie.

— Euh... c'était avant de rencontrer mon épouse, qui ne devrait plus tarder.

Soudain, son visage s'illumina et il se tourna vers l'entrée.

— Ah, la voilà, justement !

À trente-huit ans, Carla Ortega incarnait à la fois la force, l'assurance, la fragilité et la prestance. C'était une femme naturelle, d'une beauté à couper le souffle, une personne avec une aura d'exception qui assumait sa féminité et faisait se retourner les gens sur son passage.

Bertrand en était irrémédiablement fou. Mais au-delà de tout, il l'aimait pour la personne qu'elle était, pour sa nature profondément indépendante et son esprit brillant.

— Je veux dire...

Il cafouilla, se reprit.

— ... qui de mieux placé que l'artiste elle-même pour vous faire découvrir son œuvre ?

Le drame de la vie de Bertrand, c'est qu'il avait toujours redouté de la perdre pour ces deux mêmes raisons : sa nature profondément indépendante et son esprit brillant.

— Euh... Madame Bloomfield, permettez-moi de vous présenter...

Il remarqua que la philanthrope avait enlevé ses lunettes et n'avait d'yeux que pour Carla. Celle-ci sourit à son interlocutrice, professionnelle, charmante et affable.

— On se connaît déjà. L'exposition Chagall.

La philanthrope exhiba son plus beau sourire, flattée que l'artiste tant admirée se souvienne.

— Appelez-moi Eli, voulez-vous ?

Carla ouvrit le rideau noir donnant accès à la seconde salle et s'effaça en s'adressant à elle sur le ton de la confiance, comme si elles étaient de vieilles amies.

— Laissez-moi vous présenter la collection sur laquelle je travaille en ce moment, Eli.

Elles passèrent devant Bertrand en l'ignorant. Celui-ci se contenta de sourire poliment, mais lorsque les deux femmes disparurent derrière le rideau, il s'adressa au chauffeur.

— Je reviens.

Bertrand retourna vers la salle d'exposition où il avait guidé la philanthrope à son arrivée et passa devant *Antipodes*, une huile sur planche de bois de l'artiste marocaine Imane Bensouda. Le tableau dépeignait une femme aux formes généreuses observant son reflet sur l'eau se muer en silhouette intimidante et sombre, sorte de croisement entre une guerrière et une diablesse ailée.

Sans prêter attention à la scène qui se jouait sous ses yeux, Bertrand se dirigea vers la porte capitonnée discrètement située dans la pénombre derrière l'œuvre et composa un code.

La porte s'ouvrit sur son bureau, un vaste espace à l'ambiance masculine, qui sentait le parfum d'homme, les vieux livres et le cuir, un endroit où s'entassaient appuyés contre les murs les nombreux coups de cœur du galeriste, des tableaux qu'il avait amassés au fil de sa carrière, des œuvres de toutes sortes, pas les plus chères sur le marché mais significatives, son petit butin de guerre. Il y avait là quelques Kellerman, des Lemaître, des esquisses au fusain très poignantes de Susanna Gray et même un Riopelle ou deux. C'était son sanctuaire, son refuge, sa collection privée.

Une règle sacrée était respectée par tous : il était interdit d'y mettre les pieds sans son autorisation.

Deux tables de travail poussées contre le mur dans des coins opposés organisaient la pièce, la seule de la galerie dotée d'une entrée extérieure indépendante. Or c'est précisément par là qu'était arrivé Francis Lazare, qui, lorsque le maître de céans fit son apparition et referma la porte capitonnée derrière lui, se trouvait confortablement enfoncé dans un des fauteuils.

Car la règle sacrée de Bertrand souffrait d'une exception, une seule : pour les frères Lazare.

— Avec ton Mustang dans l'allée, je me doutais bien que je te trouverais ici.

Francis était vêtu d'une veste en mouton retourné marron clair et coiffé de sa casquette irlandaise. Comme si l'arrivée de Bertrand marquait une sorte de coup d'envoi, il alluma le cigare qu'il humectait depuis un moment avec un briquet torche, puis recracha une longue volute bleutée dans l'air, enfumant la silhouette du galeriste.

— T'étais avec une cliente. Je voulais pas déranger.

Bertrand se sentit contrarié. Comment Francis le savait-il ? Avait-il reconnu la voiture de Bloomfield ? Après tout, qu'avait-elle de reconnaissable à part le fait d'être une Bentley ? Qu'importe. L'aîné des frères Lazare était toujours beaucoup trop au courant de ses affaires.

Du menton, ce dernier désigna ses bottes de cuir patiné Red Wings, posées sur la table.

— C'est correct pour toi ?

Il savait que cela horripilait Bertrand, qui haussa les épaules et affecta un air débonnaire.

— Tu fais ce que tu veux, c'est la place de ton frère.

— Ça te dérange pas, t'es sûr ?

Une tension couvrait entre les deux hommes, mais Bertrand ravala son agacement et demeura courtois.

— Je t'avais pas à l'agenda. Est-ce qu'on devait se voir ?

Francis attrapa un lourd coupe-papier en bronze et commença à l'examiner avec attention.

— Je passais, je me suis dit : « Je vais arrêter faire un tour. »

L'aîné des Lazare posa le bout de son index sur la pointe effilée de la lame, puis il dévisagea Bertrand.

— J'ai parlé à Marado. La marchandise est arrivée au port. Tu vas l'avoir dans quarante-huit heures. xviii^e siècle.

Le galeriste fit une moue appréciative.

— Le vol au musée Anatole, en juin, à Copenhague ?

Se gardant de répondre, Francis fit un petit sourire puis, se levant, il récupéra une enveloppe bourrée de billets de banque dans la poche intérieure de sa veste.

— Fais-moi un tour de magie. Un autre.

— Je vais faire mon possible. Et pour la part de Robin, on fait quoi en attendant que... ?

Francis jeta l'enveloppe sur la table devant lui et planta le coupe-papier à côté.

— En attendant que quoi ?

— Ben, je sais pas... qu'y revienne ?

L'aîné des Lazare fit quelques pas dans la pièce. Ses mouvements étaient souples, précis et coordonnés, et lorsqu'il marchait ainsi, il ressemblait à un animal sauvage enfermé dans une cage trop petite pour lui.

Il s'approcha à quelques centimètres de Bertrand et le dévisagea, l'air menaçant.

— Là, ça fait. Je veux des réponses, et tu vas m'en donner.

Les deux hommes se jaugèrent un instant en chiens de faïence, puis Bertrand détourna le regard.

— Mon frère est où ?

La voix déjà grave de Francis avait quasiment baissé d'une octave ; il n'entendait pas à rire.

— Je te redis la même chose que la dernière fois que tu m'as posé la question, je le sais pas.

— C'est ton associé. Tu devrais savoir où le trouver.

— Robin est devenu mon associé parce que t'as insisté, Francis. Et de toute façon, ç'a rien à voir...

L'aîné des Lazare sortit sa montre à gousset et la consulta. Bertrand remarqua un pistolet à sa ceinture.

— Un mécanisme suisse, c'est la mère de la précision. J'ai assez attendu. T'as jusqu'à cinq heures ce soir pour me donner une réponse.

Même s'il se sentait intimidé, Bertrand ne se laissa pas démonter.

— Si tu penses que Robin a disparu, c'est à la police qu'il faudrait en parler. J'ai rien à voir là-dedans.

Tandis que le galeriste et Francis poursuivaient tranquillement leur « discussion d'affaires », Carla présentait *Architectures de l'infini* à Eli Bloomfield, un monolithique triptyque qu'elle avait peint sur trois blocs de bois irréguliers. Une ingénieuse habitation futuriste, ayant la forme du symbole de l'infini, se déployait et se complétait sur les trois panneaux.

Le premier tiers de la maison était représenté dans la flore luxuriante d'une forêt équatorienne. Sur le panneau suivant, le deuxième tiers de la maison semblait immergé sous une eau

turquoise où il flottait parmi une faune aquatique ondoyante. Au dernier panneau, l'artiste transformait carrément l'habitation en vaisseau spatial plongé dans le vide intergalactique.

La philanthrope recula de quelques pas pour mieux embrasser l'œuvre du regard. Admirative, elle mit plusieurs secondes à reprendre la parole.

— D'où vous vient cette inspiration ?

Tout sembla ralentir et, l'espace d'un instant, ce fut comme si la forêt elle-même autour de la galerie s'était mise sur pause, verte, noire et lugubre, comme si toute trace de vent avait disparu, que tous les oiseaux s'étaient tus, et que les feuilles avaient cessé de s'agiter dans l'air, puis Carla cligna des yeux et revint à la bouche de sa visiteuse et aux sons qu'elle émettait.

— J'imagine qu'on passe notre vie à essayer de guérir nos petites et grandes blessures d'enfance.

Cette réponse sibylline, plutôt que de décevoir la philanthrope, au contraire la ravit, la conforta dans sa vision de l'art véritable comme résultant d'un processus de création intense et douloureux.

— Et pourquoi cette envie de demeurer anonyme ? Vous auriez le monde à vos pieds.

Carla détourna le regard et marcha vers une autre de ses œuvres.

— C'est pas un hasard si j'ai choisi (cog) comme pseudonyme. *An unimportant individual in a greater system*. Un individu sans importance dans un système plus vaste. Je me reconnais là-dedans. J'ai aucune envie d'être sous les projecteurs. Le calme et la tranquillité de la forêt me conviennent parfaitement.

Eli Bloomfield marchait à présent dans l'allée de gravier à l'extérieur de la galerie en compagnie de son chauffeur, qui la suivait avec les deux tableaux signés (cog) soigneusement enveloppés sous le bras, *Dompteurs d'atomes* et *Fission d'étoiles*.

Dans l'encadrement de la porte, sourire radieux, Carla leur fit un au revoir de la main. Factice, il se fana dès que la voiture eut quitté l'allée et disparut dans le chemin forestier.

Lorsqu'elle revint au salon, elle attrapa le chèque qu'elle avait laissé sur le comptoir et le contempla un instant. Elle soupira

en secouant lentement la tête. Cent vingt-cinq mille dollars qu'elle aurait volontiers troqués contre des nouvelles de Robin. Carla entendit la porte du bureau s'ouvrir. Elle plia le chèque et se redonna une contenance.

Francis entra dans la pièce, lui sourit en touchant sa casquette. Impeccablement habillé, mince et charmeur, il investit le salon comme s'il possédait la galerie.

— Salut, Carla.

— Allô Francis. Je vais vous laisser.

Elle avait envie de fuir, mais il la clouait sur place avec son sourire et ses airs faussement affables.

— Mais, non, reste. On avait fini. Pas vrai, mon ami ?

Bertrand acquiesça, embarrassé. Francis prit le centre de la pièce et désigna les tableaux et la galerie du geste.

— Y a pas à dire, le temps passe. C'était hier encore quand vous avez commencé.

Il dévisagea Bertrand, qui évita son regard.

— Ç'a pris combien d'années avant qu'on s'assoie parce que vous aviez besoin d'un petit coup de pouce ? Deux, trois ? Vous arriviez, je me rappelle, Alice était bébé, ça faisait pas longtemps.

Il se mit à rire.

— Pis regardez ça, maintenant. Les affaires roulent.

Francis les fixa tour à tour chacun droit dans les yeux, l'air aussi charmant que menaçant.

— On voudrait jamais que ça s'arrête, hein ? Pas vrai, Carla ?

Elle fit signe que non. Un bruit derrière Francis attira soudain leur attention. Dans l'encadrement, tout sourire et resplendissant dans la blondeur de ses seize ans, Étienne Lavoie interpella son père.

— P'pa, le bois de charpente va arriver d'une minute à l'autre. Je vais aller au chantier m'en occuper.

Francis se tourna vers lui, souriant et chaleureux.

— Étienne ! Je sais pas si t'es rendu plus grand que ton père, mais juste comme ça, à l'œil, t'es déjà plus fort que lui.

Le jeune homme émit un petit rire timide.

— Ah, bonjour, monsieur Lazare.

Puis il reporta son attention sur Bertrand.

— Je t’attends sur le chantier, p’pa.

— Dix minutes, mon gars. J’arrive.

Étienne reparti, Francis s’approcha de Bertrand et finit par briser le silence gênant avec un sourire.

— Bon. Je vais y aller, moi aussi.

Lui enserrant l’épaule, il lui fit faire quelques pas de force vers la porte, où il chuchota à son oreille.

— J’attends de tes nouvelles, mon vieux. Cinq heures.

Le regard au plancher, Bertrand acquiesça tandis que Francis se retournait pour saluer Carla et sortait. Les deux époux demeurèrent un moment sans s’adresser la parole, jusqu’à ce que Bertrand tente de dissiper le malaise. Il y avait de l’amour dans ses yeux, dans sa voix, de la tendresse dans son attitude.

— T’es magnifique, aujourd’hui. Encore plus que toujours.

Mais, froide et distante, Carla détourna légèrement le regard.

— Il voulait quoi ?

— Me poser des questions sur Robin.

Il mit de l’ordre dans des papiers avant de reprendre.

— Pourquoi moi ?

— Pourquoi pas toi ? C’est ton associé.

— Pis c’est son frère ! Je le connais pas en dehors du travail, Robin. Tu sais ce qu’il fait, toi ?

— Pourquoi je le saurais ?

Il planta ses yeux dans les siens, sans ciller.

— Et moi ? Pourquoi moi je le saurais plus ?

Ils échangèrent un regard chargé. Au bout d’un moment, elle lui tendit le chèque. Bertrand le consulta un instant, puis le lui rendit avec un sourire de joie et de fierté.

— Wow, bravo ! Et oh, attends, laisse-moi deviner. *Dompteurs d’atomes* et *Fission d’étoiles* ?

Il avait mis davantage de moyens sur l’éclairage et la mise en valeur de ces deux tableaux que sur toute autre œuvre de la galerie, y compris celles de (cog). C’était sa manière à lui de contribuer au processus créatif de Carla, mais elle le voyait autrement, croyait-il, et en prenait ombrage.

Déjà, elle marchait vers la sortie.

— Va te faire foutre, Bertrand.

« Au tableau de bord de mon autopatrouille, l'aiguille marque 180. Mes doigts sont crispés sur le volant. Un panneau d'affichage se dresse en retrait de la route. La reproduction du portrait d'une fillette blonde ne comporte qu'une mention : "Aidez-nous à retrouver Rosalie Lavoie - 4 ans." Mon cœur se serre et, tandis que j'allume le gyrophare, je note sans y prêter attention que sa lueur barbouille au hasard des secousses le porte-nom épinglé sur le revers de ma chemise. Car s'il m'est une certitude, c'est que je n'en ai nul besoin pour me rappeler que les lettres incrustées y forment le même nom de famille que celui de Rosalie.

Je m'appelle Alice Lavoie et ceci est notre histoire. »

Un conflit ouvert entre deux puissantes familles du milieu de l'art de Baie-Saint-Paul culmine, dans les années 1990, avec l'enlèvement de la petite Rosalie Lavoie. En toile de fond, le vol jamais élucidé du Musée des beaux-arts de Montréal, survenu en 1972, et un tableau mythique que des forces occultes tentent de s'approprier.

Suspendue de la SQ à la suite d'une intervention qui a dérapé après la disparition de sa sœur, une jeune patrouilleuse va découvrir que le passé de sa famille cache un monde de dissimulation où la vérité a plusieurs visages.

**THRILLER PSYCHOLOGIQUE CHORAL,
POINTS DE FUITE 1 EST LE PREMIER OPUS
D'UN TRIPTYQUE EXPLORANT L'UNIVERS
DE L'ART ET DES FAUX TABLEAUX.**



Martin Michaud est reconnu par la critique comme le maître du thriller québécois. Ses romans lui ont valu un vaste lectorat au Québec, au Canada anglais, aux États-Unis, en Allemagne, ainsi qu'en Europe francophone, de même que de nombreuses distinctions. Il a scénarisé la série *Victor Lessard*, qui a remporté le premier prix au Banff World Media Festival et cumulé plus de six millions de visionnements sur Club Illico.



ISBN 978-2-7648-1598-4

